

avec celui de l'éponyme des chants une vague consonnance (1). Comme pour ce qui est du suivant, il y a donc un véritable abîme entre la pièce historique du XIV^e siècle commentée dans le *Barzaz-Breiz* et les versions informes recueillies par les émules de La Villemarqué, pour ne point dire par La Villemarqué lui-même.

Bibliographie de La FILLEULE de DU GUESCLIN.

- Pitre-Chevalier. *Bretagne ancienne et moderne*, pp. 404-406.
 Collect. de Penguern. Biblioth. Nat., t. 89, ff. 112-115; t. 90, ff. 66-68 et 230-232.
 Luzel. *Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, pp. 308-332; *De l'Authenticité, etc.*, pp. 29-38.
 M^{me} de Saint-Prix. Recueil manuscrit.
 L. Le Guennec. *En Breiz-Izel autrefois*, p. 37; *Nos vieux Manoirs à Légendes*, pp. 250-251.

§ XV. *Le VASSAL de DU GUESCLIN* (pp. 221-227) (2).

La destinée de la gwerz intitulée parfois *Iannik le Bon-Garçon* (Luzel), *Ar Marc'hadour* « Le Marchand », *Ar Marc'hadour Rowan*, « Le Marchand de Rouen », *March'hadour bian*, « Petit Marchand » (Penguern), ou *Marc'hadour Kerahès*, « Le Marchand de Carhaix » (M^{me} de Saint-Prix), est encore plus extraordinaire que celle des pièces déjà passées en revue, grâce à tout ce qu'il y a introduit.

Les archétypes dont on vient de lire les titres ont trait à une affaire qui rappelle par certains côtés celle de l'Auberge de Peyrebeille, célèbre dans les annales du crime au siècle dernier. Voici le début de deux d'entre eux, pris au hasard :

(1) Il ne pourrait s'agir que de l'additionnel d'une famille noble; mais il n'existe nulle part, en Bretagne, de toponyme *Rosmelson* ou *Kosmelchon*, ce dernier pouvant être traduit : « la colline du trèfle ». Le plus vraisemblable est que ces noms sont imaginaires, ou tellement déformés qu'ils ont perdu tout lien avec l'original.

(2) Dans les titres bretons des pièces § XIV et § XV, Duguesclin est appelé *Guesklen*. Cette forme, qui n'existe nulle part ailleurs, a, de toute évidence, été calquée pour les besoins de la cause sur le nom devenu « officiel » du connétable. Du vivant de celui-ci, et même après sa mort, l'orthographe de son nom était des plus flottantes, et rien n'autorise à croire que si ce nom lui-même avait surnagé dans les traditions des bretonnants, c'est sous la forme reconstituée par La Villemarqué qu'il nous serait parvenu. Sa mention la plus ancienne semble se trouver dans une charte de 1224 : *Castrum de Gaisclinis*, à quoi correspondrait une prononciation bretonne *Ghesclin* et non *Guesklen*. Plus tard on peut noter : *Guesquin*, *Kleskein*, *Guerclin*, *Glayaquin*. A Dinan, l'inscription du monument où est enfoncé le cœur du grand guerrier offre : *Bertran du Guéaquin*; Froissart cite : *Bertrem de Gloyquin*, *Claiquin*, et dans sa *Ballade des Seigneurs du Temps jadis*, Villon écrivait : « Où est Claiquin le bon Breton ? »...

« Marchands de Paris, marchands de Rouen, quand vous irez à Carhaix à la foire de la Toussaint, n'allez pas loger à la maison de Rohan.

Iannik le Bon-Garçon n'a pas suivi ce conseil; à la Grande-Maison il est allé loger (*Gwerziou*, t. I, p. 385).

« Le petit marchand de la ville de Dinan est allé à Carhaix pour la foire de la Toussaint, y vendre deux pour en acheter un (*Penguern*, t. 112).

Le voyageur demande à l'hôtesse s'il est possible de le loger, ainsi que son cheval. On s'empresse de le satisfaire. Comme la petite bonne le conduit à sa chambre, il se met à jouer un air sur un fifre d'argent. La jeune fille soupire en le regardant et lui demande s'il est marié. Sur sa réponse affirmative, elle lui apprend qu'il va périr cette nuit. Sous le lit il verra une épée encore humide du sang de trois autres voyageurs dont les corps attendent d'être enlevés. Iannik sera le quatrième. Il propose à la servante de le sauver, moyennant quoi elle aura le choix d'un de ses frères, garçons des mieux bâtis, et marchands comme lui (à moins qu'ils ne soient au service du roi). Tous deux s'échappent alors nuitamment, et la *gwerz* se termine ainsi dans la version de Luzel :

« Il fallait voir la petite Marguerite sur le pavé de Rouen, aux pieds des sonniers légers avec des bas de laine, et mariée à un petit marchand. »

Rien de plus incohérent qu'un tel chant, quelle que soit la version à laquelle on se réfère. De ce magma, La Villemarqué a fait son *Vassal*, chant dans lequel l'auberge de Carhaix se mue en un château-fort occupé par des Anglais au temps de la Guerre de Succession. Dans sa cour d'honneur est un puits rempli d'ossements où les corbeaux descendent chercher leur « pâture ».

« Le pont du château facilement tombe, mais encore plus facilement se lève; quiconque entre là ne sort plus. »

Arrive un jeune voyageur dont le nom : « Jean de Pontorson » indique une noble extraction, toute différente de celle de « Jean le Bon-Garçon », malgré la consonnance parfaite des deux désignations. Il demande l'hospitalité et on manifeste envers lui un empressement semblable à celui dont fut l'objet le petit marchand de la *gwerz* en l'auberge de la Grande-Maison. Dans ce repaire se trouve aussi une jeune fille apparemment restée pure au milieu de tous les soudards qui l'entourent; elle le conduit à son logement, se met de même à soupire en regardant l'hôte, et, montrant sous l'oreiller un poignard taché de sang, lui apprend qu'il doit être la quatrième victime destinée à périr sous les coups de cette arme. Le dialogue qui s'ensuit rappelle celui qui s'engagea à Carhaix entre Marc'haridik et son protégé joueur de flûte. Comme Jean de Pontorson est marié depuis quinze jours, c'est l'un de ses trois frères qu'elle aura pour époux

s'ils parviennent à s'échapper. L'homme de guet se trouvant être par hasard le frère de lait de la servante, l'affaire ne fait aucune difficulté. Et les voilà bientôt hors d'atteinte, sur le coursier du fugitif dont Guingamp est l'objectif immédiat. Là il demandera à son suzerain, le « seigneur Guesclin » de venir purger les bois de Maël de la vermine retranchée au château de Pestivien.

Aussitôt dit, le connétable se présente devant la forteresse, du haut de laquelle il est interpellé par le gouverneur; puis, après un échange de sarcasmes assez puérils, les murailles tombent au premier assaut tout comme des piles d'osselets; les tours s'écroulent au second, les portes sont enfoncées au troisième, et les Anglais laissent là quatre cents des leurs en moins de temps qu'il n'en faut pour décrire l'affaire (1).

Malgré toutes les invraisemblances dont le chant est tissé, Pitre-Chevalier n'hésita pas à le traiter en document d'histoire inédit, en spécifiant, dans sa *Bretagne ancienne et moderne*, qu'il avait été recueilli « sur les lieux mêmes où s'étaient déroulés les événements ». Plus tard, d'Arbois de Jubainville le considéra avec plus de scepticisme, observant que les détails de sa première partie se retrouvaient dans la version donnée par Luzel de *Iannik le Bon-Garçon*. Une telle concordance étant au moins singulière, le savant philologue n'en tira aucune conclusion, mais invitait discrètement La Villemarqué à la justifier. On sait qu'un silence obstiné fut la seule attitude que crut devoir adopter à cet égard l'auteur mis en cause.

Bibliographie du VASSAL de DU GUESCLIN.

- Collect. de Penguern. Biblioth. Nat., t. 89, ff. 106-108 : *Ar Marc'hadour*; t. 90, ff. 235 et 239 : *Ar Marc'hadour Rouan*; t. 92, ff. 26-27 : *Marc'hadour Rouant*; t. 112, f° 54 : *Marc'hadour bian*.
 M^{mo} de Saint-Prix, Manuserit, pp. 143-146 : *Marc'hadour Kerahès*.
 F.-M. Luzel. *Gwerziou*, t. I, pp. 354-358 et p. 467.
 D'Arbois de Jubainville. *Revue critique*, 23 nov. 1867, pp. 321-322.
 Pitre-Chevalier. *Bretagne ancienne et moderne*, pp. 406-408.
 G. Le Jean. *Revue celtique*, t. II, p. 65.
 L. Le Guennec. *En Breiz-Izel autrefois*, p. 38; *Choses et Gens de Bretagne*, pp. 165-166.

(1) C'est très probablement dans un ouvrage autrefois possédé par toutes les bibliothèques de châteaux et manoirs : l'*Histoire de Bertrand Du Guesclin* (...) Connétable de France, par M. Guyard de Berville (nouv. édition, 1789), que La Villemarqué trouva les détails susceptibles de l'intéresser sur les sièges livrés par le grand capitaine aux places fortes de Trogoff (v. *La Filleule de Du Guesclin*) et de Pestivien, où se déroule l'action du *Vassal*.

Au t. I, pp. 192-200 de cet ouvrage on peut lire une relation des combats livrés aux dites places; mais, en ce qui concerne Pestivien, la réalité historique n'a aucun rapport avec les enfantillages de la pièce du *Barzaz-Breiz*.

ar *Raned*, sur les données que moi et Lemen lui avions fournies, et à l'aide d'une version qu'il avait recueillie lui-même. L'archibarde s'est mollement défendu, ou plutôt, il ne s'est pas défendu du tout. Voici en substance ce qu'il a dit à propos de cette pièce, qui est pourtant capitale, et peut-être la plus importante de son livre : « Quand j'ai publié ma première édition, j'étais bien jeune, — j'avais vingt ans, et j'affirmais beaucoup, comme on fait ordinairement à cet âge : aujourd'hui que ma barbe est grise, et que j'ai plus d'expérience, — j'affirme moins. » (3). Vous voyez que c'est un aveu assez formel : aussi a-t-on eu pitié de lui, et n'a-t-on pas insisté (...). »

Cependant, même après les correctifs apportés par Le Men à sa note du *Catholicon*, le débat sur le *Barzaz-Breiz* ne faisait que s'ouvrir, sous un nouvel aspect cette fois. Le compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue critique* allait fournir à d'Arbois de Jubainville l'occasion de revenir longuement sur les altérations que La Villemarqué était accusé d'avoir fait subir à certains chants du folklore breton pour leur conférer une ancienneté et une importance historique qu'ils ne possédaient point en leur état originel.

Après avoir reproduit en entier la note sous sa nouvelle forme, amputée des conclusions blessantes que Le Men avait, à son avis, eu raison de supprimer, d'Arbois de Jubainville insistait dans le périodique sur les cas de deux chants, significatifs à cet égard : *Les Séries* et *Le Vassal de Duguesclin*. Se servant pour le premier d'une version des *Vêpres des Grenouilles* provenant de la collection de Penguern et publiée dans les *Mémoires de la Société archéologique des Côtes-du-Nord*, il mit en parallèle le dialogue du Druide et de l'Enfant, tel que le donnait le *Barzaz-Breiz* depuis 1845, montra que l'ordonnance des deux pièces était identique, mais que les interlocuteurs étaient changés, ainsi que les sujets de la plupart des Séries.

« Les vieilles femmes des Vêpres », indiquait-il, « sont devenues neuf fées (Korrigan) qui dansent avec des fleurs dans les cheveux au lieu de battre des pois. Les onze truies qui grognent sont remplacées par une truie et neuf marcassins (...). Les neuf prêtres armés sont augmentés de deux, et par conséquent au lieu d'arriver de la neuvaine, c'est de Vannes qu'ils reviennent (...). » (4)

Luzel ayant fourni au critique une version populaire, recueillie à Plouaret en 1844, du *Vassal de Duguesclin*, dans laquelle le héros s'appelle non plus « Jean de Pontorson », mais tout simplement « Jean le Bon-Garçon », d'Arbois en donna le texte intégral en faisant ressortir à quel point les deux différaient sur les plans littéraire et historique.

Dans le *Barzaz-Breiz*, le chant débute ainsi :

« Un grand château s'élève au milieu des bois de Maël, tout autour une eau profonde, à chaque angle une tour... ».